

LES ORPHELINS REPENTANTS

Tome 2



Storie di Sant'Orsola : arrivo degli ambasciatori inglesi
dal re di Bretagna (particolare)
Vittore Carpaccio

Wilfrid Sébaoun

LES ORPHELINS REPENTANTS

Poèmes

Tome 2

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

ISBN : 2-908871-11-4
© Les Éditions de la reine Mab, 2007

I

*I know that all under the moon decays,
And what by mortals in this world is brought,
In Time's great periods shall return to nought;
That fairest states have fatal nights and days,
I know how all the Muse's heavenly lays,
With toil of spright which are so dearly bought,
As Idle sounds of few or none are sought,
And that nought lighter is than any praise.
I know that beauty like the purple flower,
To which one morn oft birth and death affords;
That love a jarring is of mind's accords,
Where sense and will invassal reason's power:
Know what I list, this all can not me move,
But that, O me! I both must write and love.*

DRUMMOND OF HAWTHORNDEN

VALLÉE DE CONFINS

Lourde robe de noces
De regrets constellée
Est la neige précoce
Tombée sur la vallée
Muette et désolée.
Que cet automne est rosse !

Verts sapins, bruns rochers,
Ont perdu leurs couleurs ;
Les vieux choucas railleurs
Se taisent, tous cachés,
Mais tournent les malheurs
Au-dessus des clochers.

Orphelins, orphelines,
Qui voulez oublier
Vos deuils et vous marier,
Gardez dans vos poitrines
L'espérance et priez,
Car les remords s'obstinent !

SEVRAGE

Loin de ce monde et de son bruit
Emportons notre amour qui tremble,
Il nous reste si peu de nuits
À découvrir ensemble !

Fuyons au pays où le temps
Dans les fers, impuissant, trépigne.
L'Ange de la Mort nous attend
Et déjà nous fait signe.

Pourtant, faut-il craindre la mort ?
Selon l'enseignement du Sage,
L'amour n'est-il pas le plus fort ?
Pourquoi perdre courage ?

Regarde le soleil finir
Son voyage vers l'ample ventre
De la mer, sans cris, sans soupirs.
Est-ce au néant qu'il entre ?

UNE VOIX

Une des voix que la mer prend
Pour se plaindre éternellement,
Toute nue le long des rivages,
Ou cachée dans les coquillages,
Une voix qui défie le temps,
La voix d'une femme souffrante,
D'une âme qui mon âme hante,
Appelle, prie obstinément.

Pourrais-je sans être dément
Faire un instant la sourde oreille
À une prière pareille,
Moi, dont l'implacable destin
S'est plu à faire un orphelin ?

POSSIBLE DERNIÈRE SCÈNE

Silence d'une nuit d'hiver
Dans la campagne d'autrefois ;
Dans un rêve qui me fut cher
S'établissent famine et froid.

Lumière décharnée errante
Au-dessus des flots noirs d'un fleuve
Où des foules d'ombres qui hantent
Les rives sinistres s'abreuvent.

Solitude aux yeux de chacal ;
Sang d'un rêve qui agonise ;
Brume perfide, lourde, grise,
Repaire d'un doute infernal.

Du fond de mon cœur d'orpheline
La Madone prie Dieu, mais rien
De sa prière ne parvient
Au ciel, — et mon deuil m'assassine.

LA BRUME PARLE

As-tu laissé ta sombre rêverie
Errer de souvenir en souvenir
Sans rien grappiller qui puisse nourrir
Pour un bout de chemin ton énergie ?

Par ignorance et lâcheté le cœur
Sacrifie l'avenir à des idoles ;
Ta rêverie serait-elle trop folle
Pour comprendre un défi libérateur ?

Vas-tu abandonner l'heure présente
Au sournois désespoir masqué qui hante
Ton cœur, et tarder à ceindre tes reins ?

Ta rêverie n'a-t-elle ouvert la cage
Que pour narguer un faible pèlerin
Que ses péchés et les ans découragent ?

EN AUTOMNE, À LONDRES

Au bord de la Tamise flâne
Un nostalgique amoureux d'Ann,
En rêvant à la sœur lointaine
Qui saurait dompter toute peine.

Le flâneur, en deuil d'une femme,
Sent rôder au fond de son âme
La tenace envie d'un opium
Qui allège le métier d'homme.

Restée seule dans la misère,
Celle qui fut, comme une mère,
Nourricière et consolatrice,
Dans toutes les foules se glisse.

Familière comme le fleuve,
Une espérance toujours neuve
Coule sous les arches de chair
D'une berceuse imaginaire.

Est-ce à jamais que la Tamise
Tait le secret de ses eaux grises ?
Qui saura dans quel rêve elle entre
Quand le soleil couchant l'éventre ?

Les jours cheminent vers les fêtes,
La Tamise vers les tempêtes ;
Les cigognes vont vers le sud,
Le flâneur vers la solitude.

Amarrés au triste grimoire
D'un ciel qui n'a plus de mémoire,
Les nuages n'offrent plus d'aide.
Malheur à ceux dont l'espoir cède !

À l'ouest la lumière vivante
A refléuri, — est-ce Ann qui chante ?
Le cœur du flâneur, à l'écoute,
Ne peut, hélas ! vaincre le doute.

MISÉRICORDE

Une barque pleine à ras bord
De larmes de toutes couleurs
Simplement bercée par les flots !
L'arc-en-ciel des peines diluviennes
N'est certainement pas de trop
Pour expliquer ce grand phénomène.

INVOCATION À LA NEIGE

Voici mes mains vides comme les nids,
Voici mon cœur de tristesse rempli,
Devenons sœurs, neige qui me sourit.

Je sais que ton sourire est charité,
Car le chagrin dans ton cœur s'est logé,
Pesant, brutal, dévorant, obstiné.

Parangon d'innocence et de candeur,
Soupçonnes-tu l'amertume des pleurs
D'une pécheresse en proie au malheur ?

Ô neige bannie à jamais du ciel,
Contre la nostalgie au goût de fiel
Faisons ensemble un rêve au goût de miel.

Répudiée, sûrement tu as pitié
D'une pauvre femme au cœur supplicé
À qui le sort ne fait pas de quartier.

Console-moi, neige qui lentement
Efface les allées où des amants
Ont échangé d'illusoires serments.

UN JOUR DE NIVÔSE ORDINAIRE

Ah ! m'obstiner serait futile :
J'ai beau vouloir mon cœur fidèle
À un glas, son seul héritage,
Je ne peux l'empêcher d'entendre
Le vacarme que fait la neige
En tombant sur les vieilles ombres.

Ai-je vraiment fait une croix,
D'ailleurs, sur les rêves obscurs
Qui se révèlent en hiver
Quand le cœur craint de devenir,
À guetter en vain une voix,
Fou, broyé par son propre bruit,
Dans la solitude et l'oubli ?

MAUVAIS ORPHELIN

Dans mon cœur, la nuit : ni mère à chérir
Ni épouse incarnant l'éternité.
Existe-t-il sans moi un avenir ?
De tout, sauf du malheur, je puis douter.

Je suis un vaurien à faire frémir ;
Jamais le destin ne m'a dorloté,
Et s'il m'a puni je l'ai mérité.
Aussi, tout compte fait, vivre ou mourir...

AU SOLEIL

Corrompre le temps est gageure
Démence, l'horloge n'est rien
Que doigt de fer et pierre dure !
La mort dans ses serres nous tient.

Soleil, dont une ombre mesure
La course dans le ciel païen,
Vois souffrir, fils de la nature,
Israélites et chrétiens !

Vois la misère qu'ils endurent,
Avec eux partage ton bien,
Verse-leur ta lumière pure,
Et que ton sang leur sort un lien !

Ton cœur est une orange mûre
Qui de ta bonne mère vient,
Charitable soleil, assure
Aux humains leur pain quotidien.

DEUX ORPHELINS S'INTERROGENT

N'avons-nous vraiment plus rien devant nous
Que cette nuit qui enveloppe tout,
Ce voile noir que nos regrets déchirent
Devant nos cœurs délivrés des délires
Dont si longtemps ils ont subi le joug ?

Faut-il abandonner toute espérance
De voir une aube où la plaie qui nous lance
S'apaise enfin, une aube où l'horizon
Nous promette un soleil dont les rayons
Puissent bannir pour toujours la souffrance ?

Au bout de cette nuit, ce qui attend
Nos âmes nues, n'est-ce que le néant ?
Ne pouvons-nous faire une unique flamme,
Fleur d'un feu éternel, de nos deux âmes ?
Dieu est-il mort, dans nos cœurs repentants ?

C'est vrai, hélas ! que devant le divorce
De l'âme et du corps nous sommes sans force ;
Mais l'âme vêtue ne peut-elle offrir
À l'âme nue dont l'abri doit pourrir
Son propre abri ? La mort est peu retorse !

CALME AVANT L'ORAGE

Les voraces hirondelles
Volent en rasant les toits.
Nul être ne se rebelle,
Le diable en reste pantois.

Une sombre rêverie
Sourd du ciel et se répand
Lentement sur les prairies,
Les villages, les étangs.

C'est à peine si les trembles
Frémissent quand un soupir
Du vent dissimulé semble
Le montrer las de souffrir.

Plus trace de l'allégresse
Engendrée par les étés
Où mûrissent les promesses
De l'amour aux fiancés.

Disparus dans les nuages,
Le soleil apprivoisé ;
Une lumière sauvage
Court par les champs dépouillés.

Est-ce, prêt pour le déluge,
Un monde qui a péché,
Sans secours et sans refuge,
Muet, figé, résigné ?

MYSTÈRE DU CRÉPUSCULE

Quel mélancolique plaisir
Partageons-nous en regardant
Au bord de l'immense océan
La nuit doucement s'établir ?

Celui de voir fleurir le mur
Où la main du destin écrit :
« À nul regard il n'est permis
De pénétrer dans le futur » ?

Celui de croire percevoir,
Caché derrière l'horizon
Dans l'abîme où les soleils vont,
Quelque inimaginable espoir ?

UN PEU DE BON SENS

Combien d'hivers a-t-il encore à vivre
Ce rêve fou jamais las de poursuivre
Une ombre aperçue à travers le givre ?

Combien de veillées vainement passées
À panser les plaies de chansons blessées ?
Combien de nuits où se noie la pensée ?

Ô mélancolie, compagne fidèle,
De mes printemps au ciel sans hirondelles,
Es-tu pour mon âme épreuve éternelle ?

Ô nostalgie, courtisane sans âge
Qui enchaîne mon cœur à un mirage,
Puis-je à mauvais jeu faire bon visage ?

CHESHIRE CAT

En nuage digne et bien élevé,
Soigneusement il se lèche les pattes,
Mais sans raison, pour faire de l'épate,
Car ce n'est pas lui qui a égorgé
Le soleil du soir, oiseau écarlate.

CHEMIN

D'où vient ce chemin, je l'ai oublié.
Tu n'en sais pas plus long que moi, tant mieux !
Des deux côtés, des oiseaux nous épient.
Je guette le moment où le soleil
Apprivoisé, mangera dans ta main.

La nuit tombée, au temps de mon enfance,
On entendait au loin dans la campagne
Les trains siffler et les chiens aboyer.
Sur tes lèvres mûrit une berceuse.

Au temps de mon enfance on écoutait
La mer confier, du fond des coquillages,
Confusément, des secrets aux enfants.

D'où vient-il, ce chemin que nous suivons ?
Où nous mène-t-il, et par où ? Qu'importe,
Pourvu qu'il n'ait nulle bifurcation
Où nous puissions, si le diable nous tente,
Perdre la raison et nous séparer !

ÉPITAPHE

Qu'un peu de moi, passant, pénètre
Dans ton âme et fasse paraître
Dans le monde que j'ai quitté
La désolante vérité.

Il faut le dire, j'ai été,
Et je suis encore peut-être,
Assez insensé pour jeter
Des dons de Dieu par la fenêtre.

Si ce fut un crime de naître
Avec le mal que j'ai porté
Toute ma vie, je dois l'admettre,
Mes tourments furent mérités.

De l'avenir nul n'est le maître,
Il faut donc, passant, te hâter
De prier pour moi, sans connaître
Mon sort, par simple charité.

LES GRANDES VACANCES

Nous irons nous baigner ensemble
Dans un océan qui murmure
Ce merveilleux secret au sable :
La mort n'est qu'oubli d'une terre
Qui voit des âmes solitaires
Errer torturées par la peur
De ne jamais trouver leur sœur
Et l'amour, le seul rédempteur.

VEILLÉE EN HIVER

Nous sommes deux à nous chercher,
Deux à veiller dans cette chambre,
À désirer que vienne l'aube
Où nos cœurs ne seront plus qu'un.

Nous sommes à l'abri du froid,
Du vent, de la neige et des loups.
Mais nos rêves sont des enfants
Perdus dans un bois inquiétant.

Les lampes éteintes, nos yeux
Reconnaissent mieux le visage
De la mort, qui veille avec nous,
Debout devant la cheminée.

De tout le poids de son regard
La nuit oblige les pensées
Que l'attente fige à s'ouvrir
Au lent chuchotement du feu.

Les flammes dévorent sans hâte
Les chimères qui nous séparent ;
Le temps, hélas ! nourrit le mal
Obscur qui ronge notre espoir.

AVEU TARDIF

Notre rêve éternel déjà s'étiole ;
Il eût fallu si peu, pour le sauver,
De cette foi, dont nous sommes privés,
Grâce à laquelle on brise les idoles !

Dans notre nuit s'éteignent les lucioles,
Un vent hostile et railleur s'est levé.
Notre rêve éternel déjà s'étiole,
Il eût fallu si peu pour le sauver !

Il eût suffit que nos âmes frivoles
S'ouvrissent l'une à l'autre en vérité,
Sans taire leur misère et sans cacher
Leur besoin d'un pardon qui les console.
Notre rêve éternel déjà s'étiole.

PÈLERIN MÉLANCOLIQUE

Qui peut me faire reproche,
Sinon moi, de mes chansons,
Parce qu'elles ne rapprochent
De moi nul clair horizon ?

Comment pourrais-je, Florence,
Sainte-Marie-de-la-Fleur,
N'avoir honte du silence
De Dieu au fond de mon cœur ?

Tout est obscur dans mon âme,
J'y trouve malaisément
Les chansons que me réclame
La voix d'un spectre exigeant.

J'avoue que jeunesse passe
Sans rien d'elle nous laisser ;
Les gens bien vite se lassent
Et cessent de m'écouter.

Moins naïf que l'on ne pense,
Je sais fort bien qu'il faudrait,
Pour vaincre l'indifférence,
Que mes couplets soient plus gais.

Mes chansons mélancoliques
N'invitent guère à danser ;
De Laurent le Magnifique
Je ne peux rien imiter !

ORPHELINS, VEILLEZ

Le remords crie : « Malheur à l'âme impure ! »
Un nouvel amour s'allume et rassure
L'âme : «Nourris-moi bien, car si je dure
Je te purifierai de tes souillures. »

ELLE

Elle est venue à pas de loup
Une froide nuit de décembre
Qu'il veillait tout seul dans sa chambre ;
Elle est venue à pas de loup,
Est entrée, prompte comme un rêve
Ou une étoile qui se lève.

Tout doucement, sans dire un mot,
Derrière lui elle s'approche ;
Brillent les larmes de sa broche.
Tout doucement, sans dire un mot,
Elle lui ferme les paupières,
Et il comprend qu'elle est lumière.

De ses doigts de miel et de lait
Elle lui caresse les lèvres,
Il oublie sa croix et sa fièvre.
Des mémoires qu'il écrivait
Elle feuillette le grimoire,
Et il devine une autre histoire.

Elle lui caresse la main
Et longuement le dévisage ;
Que lit-elle sur son visage ?
Voilà qu'elle lui prend la main
Pour le conduire vers la couche
Où Dieu leur baisera la bouche.

VIVANT PASSÉ

Une musique langoureuse
Traversait l'air calme et doux
Comme la senteur capiteuse
Du chèvrefeuille au mois d'août.

Très tendrement, comme on console
Des orphelines en pleurs,
Les vagues berçaient les gondoles
Amarrées au quai rêveur.

Nous entendions, de la terrasse
D'un café, rire ou gémir
Un des orchestres de la place,
Aiguillons de souvenirs.

Ô musiques un peu vulgaires
Selon certains raffinés,
Comme vous avez pu, naguère,
Dans mon âme résonner !

La nuit enveloppait Venise
Dans un cocon d'irréel,
Nos âmes de l'amour éprises
L'imaginait immortel.

Dans l'océan où les étoiles
 Naviguent sans fin en rond
Nous pensions avoir vu sans voile
 Le destin dont nous rêvions.

Aujourd'hui, j'écris les paroles
 D'une modeste chanson ;
— Celle-ci est-elle un peu folle ?
 D'autres que moi le diront. —

Demain, je ferai la musique
 En puisant dans mon regret
D'un temps où mon cœur, euphorique,
 À Venise se grisait.

MÈRE ET FILLE

Chanson de veillée

— Ta petite sœur se marie ;
Si tu veux qu'arrive ton tour,
Cesse de rêver nuit et jour
Au diable et à ses diableries.

— Jamais je ne rêve, maman,
Au diable, ni aux diableries ;
C'est la lune bleue des prairies
Qui hante mon esprit souvent.

— Ah ! ma fille, quelle folie
Je vois ondoyer dans tes yeux !
Que ne t'ai-je protégée mieux
Du diable et de ses diableries !

— Ah ! maman, comme il fera bon
Dormir dans ma tombe fleurie,
Au diable et à ses diableries
Ne prêtant aucune attention !

— Ah ! mon enfant, que dis-tu là ?
C'est le diable et ses diableries
Qui te font dédaigner la vie.
Comment Dieu permet-il cela ?

— Au diable et à ses diableries
Tu auras cessé de penser ;
Près de moi tu viendras prier,
Et nos âmes seront unies.

LA NUIT

Dans les yeux graves de la nuit
Je puise un peu à l'aventure
Le sang de mes chansons impures
Pour enchaîner l'amour qui fuit.

De temps en temps un soupir frôle
Mon âme et la fait tressaillir,
Quel équivoque souvenir
Va se poser sur mon épaule ?

Ni la nuit ni Dieu n'ont de voix,
Il est vain de tendre l'oreille,
Et la tendre esseulée qui veille
Loin de moi ne sait rien de moi.

Mes chansons vont à la rencontre
D'un cœur seulement entrevu.
Mais quel chemin conduit au but ?
Nulle étoile au ciel ne le montre !

CRÉPUSCULE

Ô femme que la mer contemple
Avec l'insistance d'un temple,
Quels tours le destin te jouera !
Le destin ? Ton cœur, il me semble.

Tu contemples un soleil bas ;
Ton visage s'offre à la brise ;
Un bonheur possible agonise,
Un jour lointain tu fleuriras
De souvenirs pâles et las
Sa tombe, dérisoire amphore
Où cent chimères collaborent
À tisser un rêve impuissant
Contre l'oubli et le néant !

MÉDITATION

Le noir chagrin enflamme tes paupières ;
Ton âme ulcérée est-elle si fière
Qu'il lui faille bannir pleurs et prières ?

Tu veux exploiter tes nuits d'insomnie
Pour féconder ton attente infinie ;
Pleuvent sur toi mille traits d'ironie.

Tu crois entendre une étoile qui pleure,
Lui apprêtes en toi une demeure,
Puis, rien ! c'était un diabolique leurre.

N'est-il pas temps de répudier les songes
Qui ayant séduit ton âme la rongent
Et dans l'enfer des vains regrets la plongent ?

Ton âme se sent traquée par le doute,
Qu'importe ! pleure, prie, reprends ta route
Et trouve une âme sœur, coûte que coûte.

L'heure où s'achève une charnelle vie
N'a pas de fin pour l'âme qui se lie
À une autre âme et tout le reste oublie.

L'âme sans compagne au Jugement pense
En tremblant : « pardon ou, sans fin, souffrance ?
De quel côté penchera la balance ? »

Si l'espérance est toujours incertaine,
Le néant, sûrement, met fin aux peines !
Mais qui se fie aux inventions humaines ?

VIRGINIE

À pas légers, sur le sable,
Elle s'approche de l'eau ;
De quoi est-elle capable ?
Son cœur à Dieu s'est-il clos ?

*La plainte d'une fontaine
Parait peu claire aux amants
Qui ne savent quelles peines
Sont lovées dans leurs serments.*

*Quelle mer, quelle rivière
Offre plus que le reflet
Du ciel à l'âme trop fière
Pour s'aimer telle qu'elle est ?*

Entend-elle les murmures
De l'eau vivante et du sang
Lui dire que seule est pure
L'âme d'un petit enfant ?

D'un pas léger elle avance
Vers l'eau, — et l'horizon nu
De ses yeux se fait immense
Gouffre ouvert sur l'inconnu.

II

*A Night — there lay the Days
The Day that was Before —
And Day that was Behind — were one —
And now — 't was Night — was here —
Slow — Night — that must be watched
As Grains upon a shore —
Too imperceptible to note —
Till it be night — no more —*

EMILY DICKINSON

PRINTEMPS

Le printemps précoce a fardé les rues
Et prodigue au cœur d'indiscrets conseils ;
Dans le ciel bleu, où flâne le soleil,
La lumière danse et rit toute nue.

La Seine emporte au loin tous les soucis
De deux amants qui, enlacés, contemplent
Un pont et son reflet, grand anneau, temple,
Et rêvent que leurs cœurs s'y sont unis.

Sur le Pont-Neuf, une femme aux yeux tristes
Regarde s'éloigner le seul chaland
Qu'elle ait vu passer depuis bien longtemps.
(De métaphores crues longue est sa liste !)

Un vent léger caresse les cheveux
De cette femme accoudée sur le faîte
De la balustrade et hochant la tête
Au souvenir des promesses de Dieu.

CE QUE POURRAIT DIRE LA FENÊTRE

Berceuse

L'aube quittera en pleurant
Les bras de la nuit, qui la berce,
À ses yeux marâtre perverse ;
Ses larmes sècheront, pourtant.

La tendre nuit, abandonnée
Par sa fille unique mourra
En ne tenant plus dans ses bras
Qu'un rêve au regard de rosée.

LETTRE À UNE MÉLISANDE

Tu es si loin, je t'entends à peine
Dans le creux de ma main murmurer
Comme la mer une plainte vaine,
Nous sommes pour longtemps séparés !

Si je pouvais, comme dans un songe,
Faire surgir des flots un voilier,
Le cœur en feu, quittant la Saintonge,
J'oserais à la mer me confier.

Qu'importeraient courants, brisants, houles !
Tu me guiderais puisque tu luis
Pour moi, étoile nue qu'une foule
D'étoiles nues entourent sans bruit.

Je voulais, pour tromper l'impatience,
Ecrire une chanson à danser,
Mais, plume en main, j'ai tenté ma chance
Avec un rêve ancien familier.

CANICULE

La chaleur alourdit ma tête ;
Mon bras, il est vrai, la soutient,
Mais je ne pense plus à rien
Qu'à la camarade qui s'apprête
À crier : « il est grand temps, viens. »

Je me secoue : il faut écrire
Pour consoler ton cœur dolent
Ô ma bien-aimée qui m'attends
Loin du pays où je soupire
Devant la gueule du néant.

Abélard et son Héloïse,
Abandonnés, trahis par Dieu,
Se sont écrit, faute de mieux...
La réalité est trop grise,
Je préfère les rêves bleus !

Ecrire... une chanson qui peigne
De couleurs gaies un horizon
Vers où ensemble nous irions,
Porte d'un monde où la vie règne,
Où la mort n'ait plus d'aiguillon.

SONNET IRRÉVÉRENCIEUX
MAIS RÉALISTE

Ni supplications ni révoltes,
Ni chants funèbres ni péans
N'émeuvent le cœur du néant :
Il n'est ogre aussi désinvolte !

Devant Dieu David virevolte,
Mais va, malgré son cœur géant,
Où iront les Rois Fainéants ;
Sans semer le Shéol récolte !

On attribue à Salomon
De contradictoires sermons
Sur l'amour et la mort, nos maîtres.

L'amour, hélas ! n'est pas plus fort
Que la mort, il ne parait l'être
Qu'aux moments où la raison dort !

SIMPLE DESCRIPTION

Le ciel darde son œil unique
Sur un monde bien trop réel,
Où les chants d'un Jaufré Rudel
Volent vers la dame de pique.

Les lèvres grises de la nuit
Ont scellé d'un baiser de leurre
Un pacte avec les cœurs qui pleurent
De n'entendre que leur seul bruit.

Et l'océan, sombre prophète,
Leur peint, sans les faire frémir
Un portrait de leur avenir :
Deuils certains, peu probables fêtes.

Jaufré accorde à l'océan
L'inutilité du martyr
Subi par les cœurs qui délirent
Et prient un dieu inexistant.

Qui, dans les cris amers des mouettes,
N'entend Mélisande blâmer
Son troubadour lointain d'aimer
Plus qu'elle ses jeux de poète ?

En deçà de tout horizon
La vie est décevante et brève,
Et c'est au-delà que les rêves,
Pour se bâtir des nids, s'en vont.

Le cyclope au front bleu médite
Sur l'ouvrage du Créateur,
Pris, à y voir tant de douleur,
D'un étonnement sans limite.

LA MER

Elle, qui tient entre ses griffes,
Un peuple immense de galets
Et ne fait que ce qu'il lui plait,
Se moque sans fin de Sisyphe
Qui pousse un unique rocher,
En punition de son péché.

Cousine de Dame Fortune,
Elle joue avec les marins, —
Et sa fantaisie est sans frein !
Mais dans les jupes de la lune
Elle va et vient constamment
Comme un enfant suit sa maman !

REFLETS

Telle une enfant qu'un simple rêve grise
Elle s'était crue pour de bon promise
À un poète amoureux de Venise.

Mais dans le ciel, année après année
La lune s'est vue toujours esseulée,
Et de son cœur la joie s'est envolée.

Le renoncement dans son cœur s'installe
Et elle jette un à un les pétales
De ses œillets blancs sur l'eau morne et sale.

FABLE VÉNTTIENNE

Le carnaval est terminé,
Le masque de la nuit tombé.
Colombine et Pierrot s'avouent
Que toutes leurs querelles floues
Les mènent par le bout du nez
Où ils voudraient ne pas aller.

On a beau faire la grimace,
Il faut se faire une raison :
Quand on voit le mur face à face,
Le rire n'est pas de saison.

LEÇON DU CORBEAU

Lentement l'arche de Noé
Dans l'aveugle abîme a sombré;
Sur les eaux il n'est demeuré
Qu'un radeau sans vivres qui vogue
Solitaire et désemparé.
Dieu l'a voulu, les naufragés,
Un à un, seront tous mangés.
Comprenez-vous cet apologue ?

LE GUETTEUR AMER

Je leur dis qu'aucune sagesse
Ne nous préserve du malheur,
Que l'orgueil est une faiblesse ;
Je parle une langue d'ailleurs
Qui de pierre ou de bois les laisse.

Quand je leur dis qu'aux plaies du cœur
La charité seule est remède,
Je parle une langue d'ailleurs
Aux hommes à la nuque raide
À qui la vérité fait peur.

Ils disent que lorsqu'il défie
La mort, l'amour est un hâbleur ;
Si je crie que c'est hérésie
Je parle une langue d'ailleurs
Qui choque leur oreille impie.

Quand, du rempart, en prompt guetteur,
Je clame que Satan vient prendre
Les âmes des blasphémateurs,
Pour qui ne veut pas me comprendre
Je parle une langue d'ailleurs.

SAGESSE DE DON QUICHOTTE

Ne me font peur ni les géants
Ni les moqueurs d'aucune sorte ;
Si doit triompher le néant,
Tant pis ! l'idéal seul m'importe.

Rossinante me portera
Loin, si nous avons de la chance ;
Et sa quotidienne pitance
Sera ce que le sort voudra.

Reviennent à ma Dulcinée
Mes lauriers, mon cœur, mes chansons ;
Et, bien sûr, nous nous marierons
Si telle est notre destinée.

Le soleil met sur mon écu
Et sur ma lance un chœur de flammes
Qui chante : « respect au vaincu
Et consolation à sa dame ! »

Sancho, mon féal, sera roi,
Si la justice est de ce monde ;
Riez, hommes de peu de foi !
Folie ? Peut-être, mais féconde.

PRÉLUDE

L'Amour a pris dans son carquois
Une flèche de contrebande,
Puis l'a mise à son arc, qu'il bande
Avec un sourire narquois ;
Et bientôt, quelle sarabande
Dans un cœur longtemps resté coi !

SATAN TIENT PAROLE

Est-ce un jeu bon pour des idoles,
Un vieux jeu de la vieille école,
Saute-mouton ou pigeon vole,
Qui tente les cœurs, les cajole ?

Non ! Un jeu dont les fous raffolent :
L'Amour, les yeux bandés, s'y colle
Et les cœurs frivoles s'envolent.
Un jeu d'une tristesse folle.

CHANT D'HIVER

Nous n'irons plus ensemble
Imiter les coucous :
L'hiver grimace et tout
À un adieu ressemble.

Nous n'irons plus au bois,
Nos cœurs sont trop déçus,
Et la dernière fois
Nous nous sommes perdus.

Nous n'irons plus écrire
Sur le sable des grèves
Nos noms, la mer soupire
Mais efface nos rêves.

Nous n'irons plus cueillir
Muguets ou anémones ;
Ce que nos cœurs fredonnent
Est triste à en mourir.

DISCIPLE DE DON JUAN

Sur l'autel d'une pâle idole
Siffle, tel un nœud de serpents,
Le feu qui va cruellement
Punir le disciple frivole.

Ni remords ni larmes ni cris
Ne feront reculer les flammes ;
Faible et aveugle fut son âme ;
Elle s'est reniée, tout est dit !

Son âme devra sans fin vivre
Dans le feu qu'il a de ses mains
Allumé, sacrifiant en vain
L'amour, le seul dieu qui délivre.

UNE AVENTURE
DU GRAND SÉDUCTEUR

Satan, que la lune taquine,
A pris, pour se faire bien voir
De ma vertueuse voisine,
La forme d'un beau matou noir.

La belle et Satan se câlinent
Tendrement, du matin au soir.
« Que tu es doux », dit Catherine
Au chat, qui ronronne d'espoir.

Le rusé chercheur d'aventures
Savoure en esprit sa pâture
De Don Juan : « Ah ! foi d'animal,

Faire entrer dans mon catalogue
Une âme de plus, quel régal !
Et tant de charme a le prologue ! »

TESTAMENT DE FAUST

Je ne suis rien qu'un feu qui geint,
Rien que fumée, flammes et cendre ;
Que de temps j'ai mis à l'apprendre !
Et je serai bientôt éteint.

J'ai peiné sur la terre en vain,
J'ai tout étudié sans comprendre
Qui, de Dieu, d'Ève à l'âme tendre,
Ou de Satan est le plus fin.

La mort m'a pris la main, me plains-je ?
Œdipe eut raison de la sphinge,
Moi, je donne ma langue au chat.

Mais je donne à Dame Nature
L'éclair d'amour qui toujours dure,
Qu'en moi, peut-être, Dieu cacha.

PAYSAGE FANTASTIQUE

Ô compagnons, mélancoliques arbres
Qui m'écoutez sans vains étonnements
Interroger mon cœur, Dieu, la nature,
En étouffant de très anciens sanglots ;

Vous qui voyez mes aubes douloureuses
Obstinément enfanter des attentes
Vite flétries quand se montre la nuit ;

Sapins accrochés aux flancs des montagnes
Entre les vallées où coulent les larmes
Et les sommets où souffle la sagesse ;
Sapins qui cherchez dans le cœur des brumes
Quelque chemin pour vos rêves secrets ;
Sombres sapins, images du fantôme
Qui hante mon âme et l'enchaîne à lui,
Arbres qui réprouvez le désespoir
Et les nostalgies à jamais stériles ;

Pleurerez-vous, ou rirez-vous, amis,
Quand l'agonie, en manteau de lumière,
Ou en domino et loup de ténèbres,
Me tiendra serré dans ses bras de fée ?

UN JEU D'HIVER

Dans un monde qui ne ressemble
Que bien peu au monde réel
Nous voudrions écrire ensemble
Une lettre au Père Noël.

Nous aurions tout ce dont on rêve
Lorsqu'on est jeune et que l'on croit
Avoir plus de sagesse qu'Ève
Et l'éternité devant soi.

Que demander dans notre lettre ?
Quel problème ce serait là !
Seuls Dieu ou le diable, peut-être,
Sauraient nous tirer d'embarras.

CHANSON POUR DES AMIS

Où et quand Dieu a-t-il donné
Des preuves de son existence ?
« Prends tout ce que t'offre la chance,
Fais l'amour, mange, bois et danse »,
Se dit le sage lorsqu'il pense
À la mort sans s'illusionner.

Que sera devenue notre âme
Quand notre chair aura pourri ?
Quelle cendre conçoit des flammes
Les met au monde et les nourrit ?

Si notre vie n'est qu'une impasse,
Si rien d'autre ne nous attend
Que l'inconcevable néant,
À quoi bon, frères mécréants,
Se faire tant de mauvais sang
En mesurant le temps qui passe ?

CHANSONNETTE SANS SURPRISE

Dans mon cœur que les années plient
Un petit enfant balbutie,
Un nouvel amour, une source
Qui fera refleurir ma vie ;
C'était mon ultime ressource
Contre une déserte agonie ;
Le temps n'a pas gagné la course,
La mort, pour moi, s'est adoucie.

INITIATIVE LOGIQUE

Méphisto, mon ami, viens vite
Redonner un peu de vigueur
À l'espoir languissant qui gîte
Depuis si longtemps dans mon cœur.

Je ne ferai pas l'hypocrite :
Je ne crois guère en mon labeur ;
Ce qu'il faut c'est la Sulamite
Ou Marguerite au vieux pécheur.

Ne crains pas que je me rétracte
Et recule devant le pacte,
Pris de peur au dernier moment.

Dieu et l'éternité ? J'en doute.
La vie sans amour est tourment
Certain, le seul que je redoute.

D'APRÈS NIETZSCHE

Il ne faut pas prendre trop au sérieux
Un bric-à-brac ingénieux de poète,
Car le troubadour, qu'il sort jeune ou vieux,
Don Quichotte ou Don Juan, sous tous les cieux,
Ne fait son numéro que pour la quête
Aux lèvres d'une dame et dans ses yeux.

CHANSON DE VIEUX TROUBADOUR

J'ai passé ma vie à rêver
D'une vie qui serait plus belle
Avec sans cesse à mes côtés
Une femme douce et fidèle
Partageant mon rêve doré.

J'ai passé mes jours à rimer
Comme triment les hirondelles
Pour bâtir un nid abrité
Des périls de la vie réelle.
Ah ! pourquoi grillon suis-je né ?

J'ai passé mes nuits à chercher
À la lueur d'une chandelle
Une porte qu'ouvrît la clé
De mes plaintives ritournelles ;
Mais à la rue je suis resté.

Il me semble encore espérer,
Quand l'Ange de la Mort m'appelle,
Un amour qui puisse engendrer
La félicité éternelle ;
Est-ce rêve ou réalité ?

PETITE CHANSON D'HIVER

Je crus voir fleurir en automne
Un vieil espoir, tu le brisas.
Du rêve que mon cœur osa,
Mélancolie des anémones,
Et joie tendre des mimosas,
Naît la chanson que je fredonne.
Je n'offrirai plus à personne
Le baiser que tu refusas.

BAROUD D'HONNEUR

Madrigal mi-figue, mi-raisin

Je comprends qu'en secret tu pries
Pour que t'aide, ma douce amie,
De Dieu la sagesse infinie :

Ce n'est pas assez d'être aimée
D'un amour défiant les années,
Pour que tu te sentes comblée ;

Tu voudrais bien te sentir nue,
Comme le soleil dans la nue,
Par la nature toute nue.

Ah ! fasse le ciel que tu aies
Le pouvoir de fermer les plaies
De mon cœur et d'ouvrir la haie
Qui semble promettre nos vies
À deux jumelles nostalgies !

SIMPLE VÉRITÉ

L'été passe et nous vieillissons
Amers et déçus l'un de l'autre ;
De l'espoir pâle qui fut nôtre
Je n'ai tiré que des chansons !

Voici venir un triste automne ;
Notre rêve seul était vrai,
À quoi bon nourrir des regrets
Si vains que nos cœurs s'en étonnent ?

VARIATIONS

Un spectre rôde entre les flammes
Belliqueuses de ton enfer ;
Tu lui tends les bras, c'est la femme
Qui essaie de sauver ton âme,
C'est le long tourment de ta chair,
Pauvre troubadour, c'est la dame
Chantée si souvent dans tes vers.

Un lourd nuage aux grosses pattes
Berce une lune délicate
Venue au monde juste hier.
Plus tard, quand elle aura des nattes
Qui descendront jusqu'à la mer,
Ils se marieront. Que l'on batte
Des mains, le ciel peut être fier !

III

*They sin who pass it lightly — ill divining
The glory of this place of bitter prayer;
And hoping against hope, and self-resigning,
And reach of faith, and wrestling with despair,
And resurrection of the last distress,
Into the sense of heaven, when earth is bare,
And of God's voice, when man's is comfortless.*

JOHN RUSKIN

La Madonna dell' Acqua

TOUT SIMPLEMENT

L'automne flétrit les feuilles
Des marronniers de Paris ;
Un refrain d'adieu endeuille
 Mon cœur mal aguéri.

Les romances surannées
À la louange d'amants
Qui se sont toujours aimés
 Me semblent hors du temps.

Chaque fois qu'une heure sonne
Je crois entendre une voix
Me répéter : « Abandonne !
 L'amour n'est plus pour toi. »

Je vois fort bien que la Seine
Veut me prendre dans ses bras,
Mais son espérance est vaine :
 Je ne me noierai pas !

EST-CE DRÔLE ?

Sur les quais de la Seine
Rêvasse un amoureux
De princesses lointaines,
Poète songe-creux
Que le sort sans loi mène
Par le nez où il veut.

Une pensée me trouble :
Ce fou, tout compte fait,
Est-ce moi ou mon double ?
Bonnet blanc, blanc bonnet ?
Le cœur pêche en eau trouble
Et la raison se tait.

DEUX ÉPOUSES TRAHIES

Chanson parisienne

Iseult aux Blanches Mains,
Fille du roi de France,
Toute seulette pense
À Tristan et se plaint.

Dans le parc Montsouris,
À deux pas de l'étang,
Assise sur un banc,
Isabelle sourit.

C'est qu'elle voit un cygne,
Très méchant, très brutal,
Qui châtie un rival
De nulle pitié digne.

Mais fort triste est son âme :
Son mari, quel calvaire,
S'amuse en Angleterre
Avec une autre femme.

RENCONTRE À PARIS

Ça n'a pas duré bien longtemps,
Mais c'était la seule promesse
Que nous avions cherché sans cesse
Sous tous les cieux au fil des ans.

Le reflet du pont Notre-Dame
Et le pont formaient un anneau ;
La lumière chantait tout haut
L'amour d'un homme et d'une femme.

Ce bonheur s'est bien vite enfui,
Mais c'était le conte de fées,
L'histoire cent fois réclamée
Par nos cœurs quand tombait la nuit.

Nous pensions planter sur la lune
Notre verger, et récolter
Les fruits d'un éternel été ;
Nos deux âmes n'en faisaient qu'une.

Au bout d'un voyage si court,
Que de regrets et que de peines !
Mais flotte encore sur la Seine
La barque d'un unique amour.

Ne fut-ce pas un coup de chance
Que cette rencontre à Paris ?
Nos rêves en seront nourris
Le reste de notre existence.

MYSTÈRE DE LA NATURE DIVINE

La lune se plaint, c'est bien naturel,
Car elle voit qu'on n'a nul besoin d'elle
Pour pénétrer dans le septième ciel,
Et que c'est en vain qu'elle se fait belle.

— « Ô lune esseulée, ton cœur est amer, »
Murmure la nuit, « mais quoi ! ton grand frère
Est-il jaloux du soleil de la chair
Ou du soleil dont les âmes s'éclairent ? »

— « Je sais », dit la lune à l'esprit subtil,
« Que tout, sauf l'amour, n'est qu'idole vile ;
Mais si Dieu est amour, pourquoi m'a-t-il
Fait île déserte errante et stérile ? »

CHEMINEMENT

Le manège du soir s'est mis en marche,
Tournent en rond des chimères sans vie :
Soledad rêve et les hôtes de l'arche
De Noé, désolés, pour elle prient.

Son rêve se dissout, sa chair s'alarme,
Et Soledad entend dans la nuit nue
Le clapotis d'un lac de vieilles larmes
Lui parler d'une joie d'elle inconnue.

Elle cherche à tâtons dans sa mémoire
Une chanson de lune et de rosée,
Source où son cœur, repent, voudrait boire,
Depuis bien longtemps, hélas ! oubliée.

SOLEDAD À SAINT-SULPICE

Que fait-elle dans cette église,
Où elle est entrée, sûrement,
Pour voir les tableaux, en passant,
Et se distraire d'idées grises ?

Prie-t-elle ? Fait-elle semblant ?
Qu'est-ce que Dieu dans sa cervelle
De vieillissante demoiselle
Qui rêve d'un rite sanglant ?

Songeant à tout ce qu'a d'étrange
Le destin que nous subissons,
Explore-t-elle la leçon
De Jacob luttant avec l'ange ?

Elle se tient près d'un pilier,
Aussi raide qu'une statue ;
Ses lèvres tout juste remuent ;
Son cœur demande-t-il pitié ?

Solitude où rôdent les doutes,
Les désirs reniés, les regrets,
Son cœur souffre-t-il, en secret,
Du silence obstiné des voûtes ?

LE DESTIN

Comme Jacob dut lutter avec l'ange
Toute une nuit, sans qu'on sache pourquoi,
Tout homme subit dès l'âge des langes
Les coups du destin capricieux et coi.

VELLÉDA

Statue du jardin du Luxembourg

Dans le soleil une source est cachée ;
Ne l'entends-tu pas rire et sangloter
Comme une âme nue, par l'amour touchée,
Que le destin se plait à tourmenter ?

Aux temps anciens, dans les forêts de Gaule
Des femmes savaient entendre en leur cœur
Cette source et portaient sur leur épaule
La cruche d'eau d'un amour rédempteur.

Pas un regard pour le ciel bleu qui brille !
À l'idéal fidèle est Velléda ;
À sa ceinture est pendue sa faucille ;
Amante et prêtresse elle s'en ira.

Inexorablement chaque heure tue
Une partie de notre être mortel ;
Reçois, tendre amie, de cette statue,
Le réconfort d'un exemple éternel.

CONTREPOINT

Dans le jardin du Luxembourg
Deux pigeons picorent des miettes
De pain jetées par un enfant
Sur l'appui d'une balustrade.

Assis sur leurs chaises de fer
Deux jeunes amoureux contemplent,
Main dans la main, les deux oiseaux.
Leur sourire trahit leur rêve.

Mais à l'horloge du palais
Les deux ailes noires du temps
Sans aucune fantaisie battent,
Indifférentes aux deux couples.

CHARITÉ

Statue dans le jardin du Luxembourg

Une ombre aux yeux de désert gris
Oscille devant la statue
D'une reine bien tard venue
Rasséréner les cœurs aigris.

Les arbres, comme les fantômes,
Ont des bras où rêve le vent
Qu'il est le mari ou l'enfant
De la reine et que la mort chaume.

Sur le seuil de l'éternité
L'amour n'est plus qu'une chandelle
Vacillante et l'espoir chancelle,
Hélas ! pour les déshérités.

Pour bercer les âmes qu'opresse
Leur tristesse, la reine feint
De déchiffrer dans le lointain
Une consolante promesse.

DEVANT LA *BOCCA DELLA VERITÀ*

— Quand m’aura fui toute espérance
D’un dernier amour rédempteur,
Je tirerai ma révérence
Au monde réel, ce moqueur.

Je n’aurai plus d’autre tanière
Que ma poésie, et alors,
Pour y faire un peu de lumière,
Je renierai deuils et remords.

— Oui ? — Non, simple fanfaronnade
D’un cœur souffrant qui, même si
Autour de lui Satan gambade,
Teinte d’espérance ses cris.

VALENTINE VISCONTI
Statue du jardin du Luxembourg

Un grand livre plein de mystère
Sous le bras, le regard lointain,
Elle écoute le solitaire
Jet d'eau se lamenter sans fin.

Qui dira que c'est d'une folle
D'avoir dans ses armes placé
La chantepleure pour symbole
D'un cœur cruellement blessé ?

Son corps mortel héberge une âme
Qui ne veut pas se résigner ;
Qui ne comprend que cette femme
Avec le destin sait ruser ?

D'un simple sourire un peu triste,
La tendre veuve au cœur parfait
Arrache à Hermès Trismégiste
Ce qu'exige un désir secret.

UNE LECTRICE DE POÉSIE

Seule, près du bassin, assise
Dans un simple fauteuil de fer,
Sur ses genoux un livre ouvert,
Elle fait face à ses hantises.

Elle contemple le bassin,
Ce miroir mauvais dont les rides
Lui font voir des années arides
Et les ténèbres dans son sein.

Sur ses lèvres ensoleillées
Qui n'oublent pas les ciels blafards
Vogue une prière sans fard,
Un rêve aux ailes déployées :

*Dans le jardin du Luxembourg,
Près d'elle joue à la poupée
Une petite fille née
D'un tardif idéal amour.*

BERCEUSE
DE LA PETITE FÉE AUX CHEVEUX BLEUS

Une fille aimante est pareille
À une fée, pour sa maman,
Et d'un seul sourire ensoleille
Son cœur qu'assombrit un tourment.

Oui, petite fille riieuse,
Serre avec amour dans tes bras
Ta poupée, — abracadabra !
Te voilà maman, sois heureuse.

LES TROIS DEMOISELLES

Légende saintongaise

À chacune de leurs trois filles,
Le roi et la reine avaient dit
Qu'ils lui donneraient un mari,
Mais qu'il fallait être gentille.

Quand la plus jeune des trois sœurs
Se noya dans l'Étang des Vierges,
Tremblèrent les flammes des cierges,
Pâlirent les vitraux du chœur.

Quand la deuxième s'est promise
Au profond Étang des Regrets,
Mille gémissements secrets
Se sont élevés dans l'église.

Lorsque l'aînée a déclaré
Qu'elle voulait prendre le voile,
Les pleurs mystiques des étoiles
Ont éteint la voix du clocher.

MISÈRE DE POLICHINELLE
PHILOSOPHE

Dans son âme tombe la neige
Sur les pièges qu'il a défiés
Tant de fois, la muette neige
Qu'abandonne un ciel sans pitié.

Il voudrait rire de lui-même,
De son rêve d'être chéri
Par une femme, lui qui n'aime
Qu'un fantôme en suaire gris ;

Rire, témoin en est la lune,
Quant il imagine qu'il plait
À quelque jeune et jolie brune,
Lui qui est si vieux et si laid ;

Rire de cette extravagance
Qu'il a, de se laisser griser
Par Colombine qui ne danse
Avec lui que pour s'amuser ;

Rire de son nez, de sa bosse,
De son manque de charité,
Et de la nostalgie féroce
Que nourrit son cœur tourmenté ;

Rire à en crever, de Venise,
Des ciels fardés, des carnivals,
Des illusions qui s'éternisent, —
Et des vérités qui font mal.

Ses sarcasmes sont pris au piège
L'un après l'autre et pétrifiés.
Quel froid dans cette âme où il neige !
Polichinelle est humilié.

SYLVIE À COLOMBINE

Tu pleures, chère amie, tu as bien tort :
L'amour est changeant, mais le monde aussi,
Les cœurs amers que rongent les soucis
Sont faciles proies pour le mauvais sort.

L'amour est oiseau farouche ennemi
Du renoncement comme de la mort ;
Il veut bâtir son nid dans un cœur fort,
Et vient baiser la bouche qui sourit.

Ecoute-moi, sèche vite tes pleurs ;
Pour repeupler la cage de ton cœur
Dispose bien, chère amie, tes filets.

L'amour est oiseau gourmand mais subtil :
Il s'en va manger le pain de l'exil
Si ton appât, mal choisi, lui déplaît.

MERLE DE VÉRONE

Le Créateur, de ses nuages,
Voit qu'à tout bien considérer
Quand il entreprit son ouvrage
Il fut vraiment mal inspiré.

Il a fait, dit-on d'âge en âge,
Pour être aimé et admiré
Adam et Ève à son image ;
Faut-il en rire ou en pleurer ?

Ciels immaculés, ciels d'orage,
Sont également ignorés
De tout oiseau dont le passage
Annoncerait des jours dorés.

Tout va de travers, le plus sage
Est certes de peu espérer ;
L'amour même a l'air d'un mirage
Fils d'un espoir démesuré.

*Un merle siffle dans sa cage
Une marche nuptiale en ré ;
Roméo et Juliette enragent
D'être libres mais séparés.*

ÉLOGE DE LA FOI EN L'AMOUR

Sérénade

I

Ne t'endors pas, ô sœur, écoute
Une téméraire chanson
Que j'ai faite contre les doutes
Venimeux que nous nourrissons.

L'âme de la rose trémière
M'a, pour notre salut, montré,
Cachée dans sa pâle lumière,
Une fuyante vérité.

Il y a des nuits qui enfantent
Des rêves très vite flétris ;
Il y a des âmes qui mentent
À l'amour, et que fuit l'oubli ;

Il y a des défis risibles :
Deviner du destin les tours,
Conserver de l'eau dans un crible,
Être heureux sans foi en l'amour.

II

Rien plus que l'amour n'est précaire,
Tu le sais aussi bien que moi,
C'est un nœud prompt à se défaire
Dès qu'en lui les cœurs n'ont plus foi.

Que le cœur lui soit nid ou cage,
L'amour se sauve quand il veut ;
Retenir cet oiseau sauvage,
Seule la foi en lui le peut.

C'est une ombre qu'on ne peut prendre
Ni à la glue ni au filet,
Mais que la foi transforme en tendre
Pigeon qui dans le cœur se plait.

C'est une prophétie obscure
Mais consolatrice où nos cœurs
Ne peuvent plus voir qu'imposture
À l'heure même où leur foi meurt.

L'amour n'est rien d'autre qu'un rêve, —
Et nous pouvons nous réveiller
À tout moment ! seule la sève
De notre foi le fait durer.

IL NE FAUT PAS TENTER LE DIABLE

Sceptique sœur de longs pèlerinages,
Ne peux-tu vaincre un doute superflu ?
Le temps est venu du dernier partage,
Aie foi en nous, tu ne pleureras plus.

La fille de Jephté et ses compagnes
Avaient leur raison de pleurer, mais toi,
Ne sais-tu pas qu'il n'est point de montagnes
Qui puissent à mon cœur faire la loi ?

Ne sais-tu pas que mon cœur est rivière
Indomptable qui creuse obstinément
Un lit profond à travers la barrière
Des douleurs qui s'élève au fil des ans ?

Entre sa source et la mer qui l'accueille
Mûrit dans ses flots un rêve éternel ;
Que seulement comme la mer tu veilles
T'ouvrir au cœur qui voit en toi son ciel !

SCÈNE DE BAL MASQUÉ

La lune en robe de mariée
S'avance entourée de nuages.
Dignes et discrets sont les pages
D'une fée de haute lignée !

La longue traîne de lumière
Glisse doucement sur les vagues
Et bientôt brillera la bague
Au doigt de la princesse fière.

Oh ! comme l'océan jalouse
Le roi qui cette nuit épouse
La belle princesse lointaine !

Oh ! comme tristement murmure
L'océan, révélant la peine
Que depuis longtemps il endure !

CHANSON DE LA RÉVOLTE INUTILE

Son sang a coulé au ruisseau ;
Il chantait sur la barricade,
En mourant, une sérénade,
Car c'était un drôle d'oiseau.

Poète et amant téméraire,
Il n'avait que ce qu'il t'offrit,
Cela ne lui a pas suffi,
Malheureusement, pour te plaire.

Sur sa tombe un jour tu verras
Les fleurs de tes regrets éclore,
Mais tu ne le sais pas encore :
Les rêves s'en vont pas à pas !

HEURES TROUBLES

Te réveiller je n'ose
Quand le sommeil me fuit
Et dans l'hostile nuit
Grimace toute chose.

Mon cœur cogne sans pause,
Me rassurer ne puis,
Te réveiller je n'ose
Quand le sommeil me fuit.

Il me semble qu'à cause
D'un crime ancien, sans bruit,
Un fantôme nous suit
Et te métamorphose ;
Te réveiller je n'ose.

UN ÉCRIVAIN PUBLIC

J'offre l'aide de mon calame
À qui ne sait quels mots il faut
Dire pour convaincre une femme
Que tout hormis l'amour est faux.

Je suis utile aux demoiselles
Qui ne savent pas bien tourner
Une lettre chuchotant qu'elles
Plus qu'il ne semble ont à donner.

Je cherche avec qui me consulte
Des mots qui puissent consoler
Les affligés pour qui insulte
À leur peine est toute gaîté.

Je rédige, venu décembre,
Des lettres au Père Noël
(L'adresse varie : de la chambre
De papa et maman au ciel.)

Je puise dans mes nostalgies
Des paroles dont l'orphelin
Nourrit la prière infinie
Qui berce et calme son chagrin.

J'écris parfois à Don Quichotte,
Pour un naïf qui ne sait voir
Que tout rêve, qu'on le dorlote
Ou qu'on le brûle est un miroir.

Et quand je le veux j'écris même
Des poèmes pas trop mauvais
À la princesse au loin qui m'aime.
Dans quel pays ? Dieu seul le sait.

PAYSAGE CHINOIS

Une ductile rêverie
Hors des apparences mûrie
Est le guide auquel je me fie.

Mystérieuse réalité !
Combien d'hommes, sur ces chemins,
Aujourd'hui comme aux temps anciens,
Cheminant, le cœur effaré,
Pleurant de rage et de pitié
D'avoir, d'une encre de folie,
Laisser une main ennemie
Peindre le rouleau de leur vie ?

« Pourquoi se hâter sans raison ?
Le voyage n'est pas bien long !
Arrêtez-vous », disent les ponts,
« Un instant, pour voir les poissons. »

Dans le sourire des rivières
Flotte une ironie familière
Où se mêlent brume et lumière.

D'horizons inconnus épris,
Des oiseaux quittent le pays ;
Sur le ciel blanc leur vol esquisse
Un poème obscur où se glisse

Un sarcastique enseignement :
Folie est le renoncement !
Est-ce une voix du ciel qui chante
Cette simple chanson errante
Que l'âme devine ou invente ?

Nulle fièvre, nul désarroi,
Dans ce paysage chinois ;
Sur les monts et dans les vallées,
Partout l'herbe semble figée
Et dans une extase plongée ;
Le vent se cache dans les bois.

À LA MUSIQUE

Aveugle ou lucide, — qu'en sais-je ? —
Tu m'ouvres sans pitié mon âme,
Et me révèles des misères
Peut-être à Dieu même cachées.

Tu me fais voir d'amples ténèbres
Fidèles à tous leurs brisants.

Tu me montres dans un miroir
Une mémoire ensanglantée
Berçant des chimères aveugles.

Tu me fais deviner les rêves
De lointaines neiges hantées
Par une nostalgie grandiose.

Une appréhension douloureuse,
Bienvenue, pourtant, — ah ! pourquoi ? —
M'envahit quand je me souviens
Que plus d'une fois dans ma vie
Tu m'as montré des ciels de craie
Mornes comme le chapiteau
D'un cirque où pleurent des enfants.

Tu émeus, fais peur et rassures
Comme une mère qui raconte
Des histoires à son enfant.

Tu es la mer, le masque noir
Pendue au mur blanc de ma chambre :
Deux yeux béants sur des abîmes,
Bouche noyée dans une brume
Où toute question disparaît.

Tu es la fée qui plante au bord
Des mares la soif de pardon
Et l'amour aux rites obscurs.

Un spectre gémit dans mon âme,
Tu lui prends la main et lui montres
La mer accueillante aux rayons
Du soleil traqué par la nuit.

Tu as la lenteur infinie
De ces rêves qui s'acheminent
Vers des horizons sans regard.

Tu es vitrail où la lumière,
Entrouvrant son manteau mystique,
Révèle à mon âme souffrante
Ses irréfutables promesses
De fille aînée du Créateur.
Tu es la Présence Divine
Venue partager mon exil ;

Lorsque blottie contre mon cœur
Tu pleures avec moi, je peux
Sans me maudire regarder
Un océan de noir chagrin
Dévorer le rouge soleil.

MADRIGAL EN L'AIR

C'est fou d'aimer sans espérance,
Et, mon amie, je suis trop vieux
Pour être aimé, à l'évidence ;
Le témoignage de vos yeux
Ne prouve-t-il pas ma malchance ?

Il faut bien, hélas ! que je pense
Que la nature, sinon Dieu,
M'a fait naître pour la souffrance,
Puisque, pour être aimé trop vieux,
Je vous aime sans espérance.

Je ne suis plus, à l'évidence,
Qu'un vieux fou livré sans défense
Au pouvoir (lequel vient de Dieu,
Comme dit saint Paul) de vos yeux :
Je vous aime sans espérance !

LES ORPHELINS REPENTANTS

Tome2

Vallée de confins	9
Sevrage	10
Une voix	11
Possible dernière scène	12
La brume parle	13
En automne, à Londres	14
Miséricorde	16
Invocation à la neige	17
Un jour de nivôse ordinaire	18
Mauvais orphelin	19
Au soleil	20
Deux orphelins s'interrogent	21
Calme avant l'orage	22
Mystère du crépuscule	24
Un peu de bon sens	25
Cheshire cat	26
Chemin	27
Épitaphe	28
Les grandes vacances	29
Veillée en hiver	30
Aveu tardif	31
Pèlerin mélancolique	32
Orphelins, veillez	34
Elle	35
Vivant passé	36
Mère et fille	38
La nuit	40
Crépuscule	41
Méditation	42
Virginie	44
Printemps	47

Ce que pourrait dire la fenêtre	48
Lettre à une Mélisande	49
Canicule	50
Sonnet irrévérencieux mais réaliste	51
Simple description	52
La mer	54
Reflets	55
Fable vénitienne	56
Leçon du corbeau	57
Le guetteur amer	58
Sagesse se Don Quichotte	59
Prélude	60
Satan tient parole	61
Chant d'hiver	62
Disciple de Don Juan	63
Une aventure du grand séducteur	64
Testament de Faust	65
Paysage fantastique	66
Un jeu d'hiver	67
Chanson pour des amis	68
Chansonnette sans surprise	69
Initiative logique	70
D'après Nietzsche	71
Chanson de vieux troubadour	72
Petite chanson d'hiver	73
Baroud d'honneur	74
Simple vérité	75
Variations	76
Tout simplement	79
Est-ce drôle ?	80
Deux épouses trahies	81
Rencontre à Paris	82
Mystère de la nature divine	84

Cheminement	85
Soledad à Saint-Sulpice	86
Le destin	87
Velléda	88
Contrepoint	89
Charité	90
Devant la <i>Bocca della Verità</i>	91
Valentine Visconti	92
Une lectrice de poésie	93
Berceuse de la petite fée aux cheveux bleus	94
Les trois demoiselles	95
Misère de Polichinelle philosophe	96
Sylvie à Colombine	98
Merle de Vérone	99
Éloge de la foi en l'amour	100
Il ne faut pas tenter le diable	102
Scène de bal masqué	103
Chanson de la révolte inutile	104
Heures troubles	105
Un écrivain public	106
Paysage chinois	108
À la musique	110
Madrigal en l'air	113

Ouvrages de poésie du même auteur
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée
Six douzaines de triolets
La mouette et l'horizon
À mi-côte
Sinueux automne
Sillon inachevé
D'une ondoyante présence
Les orphelins repentants (3 tomes)
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)
301 poèmes brefs
De flamme et de neige (2 tomes)
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (3 tomes)
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)

Dépôt légal : 3^e trimestre 2007

Imprimé en France